Document généré le 25 avr. 2024 07:39

Brèves littéraires

Le lézard et l'étudiante

Lyne Desaulniers

Numéro 49, printemps 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5618ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desaulniers, L. (1998). Le lézard et l'étudiante. *Brèves littéraires*, (49), 61–62.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LYNE DESAULNIERS

Le lézard et l'étudiante

Dès que je l'aperçus, j'en devins amoureux. J'aurais facilement pu fondre le vert de mes habits à celui de la galerie où nous nous tenions mais je voulais qu'elle me remarque. Je hissai mon corps minuscule et fin sur le pilier. Quelle bête étrange !, pensai-je. Soudain, je vis qu'elle me regardait. Je me mis en position d'alerte : les jambes écartées, la tête fière et haute, l'oeil brillant, espérant un danger terrible inventé pour la circonstance.

Je fis le brave mais au fond, j'étais timide. Je jouai l'indifférent alors que je me voyais ennobli par son attention. Je n'en affichai pas moins un air de jactance, feignant d'être absorbé par mille pensées autrement plus sérieuses que sa vulgaire présence. Toutefois, je captai dans son oeil couleur noisette, ce qu'il y avait de tendresse pour la curiosité que, pour elle seule, je figurais. Elle considéra ma tête bossue, s'amusa de mes pattes aux formes zigzagantes dont le bout rappelait la pointe d'une aiguille, suivit les tracés dans ma peau écaillée jusqu'à l'extrémité de cette longue queue qui est mienne et fait toute mon élégance. Pendant qu'elle me dévisageait sans vergogne aucune, je prétendais jeter mon regard au-delà de sa peau claire, aussi limpide que la lumière avant que ne tombe le jour. Mais, au vrai, mon petit oeil étudiait la forme de ses mains qu'elle semblait me tendre. Sans me quitter

des yeux, ses jambes glissèrent vers moi : un pas, puis un deuxième.

Sitôt elle s'arrêta, fit volte-face. Je compris qu'elle venait de remarquer mon rival de toujours, le colibri au bec long comme une flûte et plus effilé, plus habile encore que les doigts d'une fée. Une fois de plus, on me le préférait, lui qui portait avec tant d'allure son manteau enluminé. Je maudis la vie d'avoir chargé ma peau d'une pareille couleur puisque, même changeante, elle n'aurait jamais les éclats de feu de mon adversaire. J'étais jaloux. Les yeux de ma belle s'étonnaient de la vaillance de mon compère aux ailes immatérielles et vaporeuses. Il s'agitait d'une fleur à l'autre, s'éclipsait pour attiser la curiosité de sa muse, puis resurgissait d'entre les feuilles. Nul doute, il convoitait ma flamme.

Craignant d'être tout à fait oublié de ma bien-aimée, j'effleurai sa robe avant de dévaler la galerie et de gagner le jardin qu'elle surplombe. Là, je me frayai un chemin jusqu'à un cocotier à l'écorce lisse comme les cheveux de ma belle. Je l'escaladai avec une insolite impétuosité. Souventes fois me suis-je retourné pour, en douce mais en vain, surprendre son regard. Ses yeux brillaient de plaisir et d'enchantement devant les cabrioles de l'oiseau. J'eus beau me livrer à des périlleuses acrobaties sur les feuilles des arbres, mon corps se balançant à la manière d'une barque inquiétée par les vagues, rien n'y fit. Elle n'avait d'yeux que pour le colibri.

Ce fut mon premier chagrin d'amour. Le soir venu, j'allai me poster tout près de sa chambre et, sans qu'elle ne le sût jamais, je la regardai vivre.